

LE COMPÈRE COCHON

Une fois, la Commère Oie et la Commère Poule s'ennuyèrent d' leu maître. Alles ont été trouver l' Compère Cochon et alles-y ont raconté leux misères, la Commère Oie qu'on la plumait, la Commère Poule qu'on l'y pr'nait ses œufs, enfin qu' ça pouveut pus durer c'me ça. L' Compère Cochon leu z'y a dit :

— Marchez, j' vons tous partir ensemble, j' vous bâtirai à chacune une maison ; y ara pas pus hureuses qu' vous autes.

O sont donc partis par ensemble et os ont marché tant qu'os ont pu. Mais la Commère Oie a été la première fatiguée ; alle a commencé à s' douler et à dire au Cochon :

— Compère Cochon, j' sus bin lasse, tu devrais bin m' faire ma maison.

— Allons, Commère Oie, marche encore un p'tit peu pus loin.

— Compère Cochon, bâtis ma maison, ou don bin j' vas rester là ; j' peux pus avancer.

A fallu qu'ol y bâtisse sa maison avec des p'tites branches de bois qu'ol a couvert de terre.

Anprès, la Commère Poule a voulu la sienne aussi et l' Cochon y a bâti et ol y' a mis un juchoir. Et pis, ol est parti tout seul.

Su la route, ol a vu v'nir un marchand d' clous avec sa voiture sargée. Mon Cochon s'est couché su l' bord d' l'accotement et o faisait l' boîteux, qu'o pouveut pus marcher.

— Ah! mais, qu' dit l' marchand d' clous, v'là un bon cochon ; ol a l'air d' pas pouvoir marcher ; j' vas l'empourter dans ma vouéture, ça m' fara un bon lard.

O sarge don l' Cochon et o r'part. L' Compère Cochon a pas perdu l' nord ; o parce un sac de clous et pis, temps en temps, o faisait tomber des clous à terre. Quanté qu'ol a vu qu'y en aveut à pu près assez pour bâtir sa maison à lui, ol a sauté d' la vouéture et ol est parti tant qu'o pouveu courir. L' cloutier s'est mis à l'appeler :

— Oh p'tit ! Quié, quié, quié ! vins don !

Mais appelle, appelle pas, ol a pas pu l' rattraper.

L' Cochon a été prendre les planches au tas d'un marchand d' bois, ol est r'venu sarcher les clous su la route et o s'est bâti une

gente maison : mais ol a enfoncé les clous d' façon qu'os sortiont tous su les planches.

Le Loup, qu' rôdait par là, a sentu l'odeur d' la Commère Oie. Ol y a dit :

— Commère Oie, ouvre-moué ta porte, ou don bin j' gratte, j' pisse et j'abrased ta maison.

— J' veux pas t'ouvrir ma porte, te m' mangereus ; gratte, pisse, t'abraseras pas ma maison.

Le Loup a gratté, ol a abattu la maison. Mais l'Oie est partie en volant droit chez l' Cochon :

— Compère Cochon, ouvre-moi la porte ; le Loup va m' manger.

— Eh bin, rentre don, Commère Oie.

Le Loup qu'aveut pas pu prendre l'Oie va viteement trouver la Poule et ol a r'commencé d'y dire la même chose. Alle y' a répondu :

— Oh, j' veux pas, te m' mangereus.

L' Loup a abrasé la maison ; la Poule a volé chez l' Compère Cochon :

— Compère Cochon, ouvre-moué ta porte, le Loup est à mes trousses.

— Allons, rentre don !

Justement, le Loup qu' suivent d' loin, arrive à son tour :

— Compère Cochon, ouvre-moué ta porte, ou don bin j' gratte, j' pisse et j'abrased ta maison.

— T' peux teurjou gratter ; t' l'abraseras pas.

Le Loup a gratté, ol a pissé, ol a rien que réussi à s'écorcher toutes les pattes aux clous qu' sortiont la pointe en l'air. Quante ol a vu ça, o s'y est pris par la douceur :

— Compère Cochon, ouvre-moué don ta porte, va, j' t'en prie, j'ai trop fré !

— Non, j' t' l'ouvrirai pas ; t' mangereus la Commère Oie et la Commère Poule.

— Non, non, j'y tuch'rai pas ; laisse moué seul'ment fourrer l' bout d' mon nez, ol est gealé !

L' Compère Cochon a entrebâillé la porte.

— Eh bin ! rentre don ton nez.

— Compère Cochon, j' t' prie, laisse don passer ma tête.

— Allons, rentre don t'en tête.

— Compère Cochon, laisse moué don passer mon pauvre grand corps efflanqué qu' tremble de fré.

A p'tites fois, ça restait pus qu' la queue :

— Compère Cochon, t' peux pas laisser diors ma paure queue.

— Allons, rentre-la aussi.

Comme l' Cochon vouleut faire du pain, y' aveut un bon feu. Le Loup s'est couché deconte et o r'gardeut l'Oie qu' passeut la farine dans un sia. O s' passeut la langue su les babines et o diseut entre ses dents :

— J' mang'reus bin c' que bourde bourde que passe la farine.

Le Compère Cochon a dressé l'oreille :

— Qui don qu' te dis, Loup ? Te dis-tu pas qu' tu mang'reus bin c' que bourde bourde que passe la farine ?

— Oh dame, non ! J' dis que j' me chauffe bien.

Mais o pouveut pas t'nir longtemps et o r'commenceut à marmuser la même chose. Quante l' Compère Cochon a été sûr qu'ol aveut bien compris et qu'o s' trompeut pas, o dit à la Poule :

— Ah, Commère Poule, marche t'en don voir si l' monde sortont pas d' la messe !

La poule est sortie ; alle est r'venue au bout d'un moment tant qu'a pouveut courir :

— O sortont ; j'ai vu une grand bande d'houmes et d' femmes que v'nont et qu' s'ront bintôt là.

— Oualla, mon Ghieu, qu' dit le Loup, o vont m' tuiier moué, là voù que j' vas m' fourrer ?

L' Compère Cochon a sortu la farine de d'dans la maie :

— Mets-toué là, j'accot'rons la maie à clef ; parsoune te voirra.

Le Loup s'y est vite rentré, l' Cochon a farmé l' couvercle, o la douné un tour de clef et pis ol a été quri une tarière et ol a parcé des trous su l' couvercle.

Le Loup y'a demandé :

— A cause que t' fais ceux trous ?

— B'rdin ! t' vois don pas qu' c'est pour te faire prend' l'air, t'empêcher d'étouffer.

— T'as don bin raison.

Après, l' Cochon a dit à la Poule :

— L'eau est tu chaude pour faire le pain ?

— Alle bouillit.

— Attends, j' vons en remplir un plein siau.

Quante le siau a été plein, ol l'a pourté su la maie, ol l'a renversé, l'eau a parcé par les trous et l' Loup s'est mit à brâiller :

— Je m' briaude, je m' briaude, je m' briaude !

L' Cochon y diseut :

— Grile don pas si fort, qu' tu t' faras écouter au monde.

Mais l' Cochon continueut d' varser d' l'eau bouillante et l' Loup a brailé tant qu'ol a pas été c'rvé.

Anprès c' coup là, l' Compère Cochon a pu voulu rien faire. Ol envoyeut l'Oie et la Poule sarcher d' l'herbe et des provisions ; o restaut à la maison à bien s'engraisser et pis o mangeait leux œufs. A p'tites fois, l'Oie et la Poule s' sont dégoûtées. A s' sont dit à-z-eux deux :

— J' sons pus mal'reuses qu' chez noutés premiers maïtes ; nous faudra y r'tourner.

Mais l' Cochon les écouteut :

— Ah ! Commère Poule, qu'o dit, marche-t-en don sarcher d' l'harbe.

La Poule est sortue ; alle y a été. Pendant c' temps-là, l' Cochon a sauté su l'Oie, ol l'a mangée.

Quante la Poule est arrivée, alle a vu des plumes :

— Compère Cochon, là qu'est la Commère Oie ?

— J' l'ai envoyée faire des commissions.

Et pis ol a mangé la Poule aussi.

Comme quoué, quanté qu'on est pas trop mal chez son maïte, faut pas en partir.

(Conté par Jules Ribaud, d'Ygrande, en 1925).